

Jakub Bajer
(Poznań)

**LE GRAND TOUR DU DERNIER ÉLU DE POLOGNE.
CHEZ MADAME GEOFFRIN (1753-1754)**

Abstract

The main intention of the author was to show the course of the Grand Tour of the last king of Poland in times of his youth, when, as a young nobleman, he had the opportunity to visit many countries of Western Europe. A visit that later turned out to be of particular significance was the one at his father's friend in Paris — Marie-Thérèse Geoffrin, who had already been greatly successful in holding the famous literary salon in the rue Saint-Honoré. To a large extent, that was where in fact the tastes of the future king were formed. The meetings and the conversations he had allowed him to formulate his first judgements (not always flattering ones) about the French of the high society. What is more, his stay in the French capital enabled Poniatowski to make his observations as to what mechanisms governed the literary republic of the Enlightenment period.

Key words

Stanislaus-Augustus Poniatowski, Stanislaus-Anthony Poniatowski, the last king of Poland, Marie-Thérèse Geoffrin, Madame Geoffrin, literary salon, the Grand Tour, France, Paris, the Versailles

Le Grand Tour de Stanislas-Antoine Poniatowski fait toujours partie de toutes les biographies du dernier roi de Pologne au moment où les auteurs parlent du temps de sa jeunesse avant l'élection¹. Ce fragment de sa vie a attiré l'attention particulière quant au voyage qui a formé la vision du monde de futur roi. Selon certains son séjour en Angleterre avait une influence considérable sur sa vision de la politique². La même chose avec les Flamands avec leur économie

¹ Quant aux biographies propres du dernier roi de Pologne il y en a cinq qu'il faut, à mon avis, prendre en considération. Tout d'abord la première d'entre elles, c'est celle qui est la plus ancienne et à la fois la meilleure jusqu'aujourd'hui. Notamment je parle ici de la publication d'Emanuel Rostworowski, *Ostatni król Rzeczypospolitej. Geneza i upadek Konstytucji 3 Maja* [Le dernier roi de Pologne. La genèse et la chute de la Constitution du 3 Mai], Warszawa 1966. C'est un livre qui est consacré plutôt à la deuxième moitié du règne de Stanislas-Auguste (ce que nous voyons déjà par le titre) mais qui est aussi une très bonne analyse historique de la Pologne au XVIIIe siècle, les différents milieux politiques et enfin du roi au début et puis tout au long de son règne en tant qu'homme et politicien. Ensuite nous avons aussi la biographie du dernier roi de Pologne dans une publication de Stanislaw Mackiewicz, qui nous donne une description moins scientifique et plutôt populaire mais toujours très intéressante par certaines remarques (S. Mackiewicz, *Stanisław August* [Stanislas-Auguste], Warszawa 1991). Par la suite, nous avons une autre biographie du roi Stanislas-Auguste faite par Adam Zamoyski, qui nous donne un ouvrage assez vaste, détaillé et bien fondé sur les sources (A. Zamoyski, *Ostatni król Polski* [Le dernier roi de Pologne], Warszawa 1994). L'image du roi est présentée de façon objective dans cette publication ce qu'il faut remarquer car la publication suivante ne s'effectue pas de telles conditions. Notamment je parle maintenant du livre de Krystyna Zienkowska qui a écrit une biographie du roi Stanislas-Auguste afin de compléter la collection des biographies publiées depuis longtemps par la maison d'édition Ossolineum (K. Zienkowska, *Stanisław August Poniatowski* [Stanislas-Auguste Poniatowski], Wrocław 1998). Malheureusement celle-ci n'a pas réussi à nous donner un ouvrage objectif et professionnel sur le dernier roi de Pologne ce qui diminue considérablement la valeur générale de cette collection des biographies (sur les plusieurs fautes faites par l'auteur de ce travail et ses essais de donner son point de vue toujours très subjectif et défavorable sur le roi Stanislas-Auguste voir la recension critique de Jerzy Michalski, [en:] T. Kostkiewiczowa (ed.), *Wiek Oświecenia, W dwusetną rocznicę śmierci Stanisława Augusta* [L'âge des Lumières. Dans le deux centième anniversaire de la mort de Stanislas-Auguste], Warszawa 1999, 15, p. 325–341. Pour cette raison cette publication n'apparaît pas dans les références dans mon article). Enfin, nous avons encore une autre biographie du roi Stanislas-Auguste, celle faite par Jerzy Michalski pour l'édition très prestigieuse — «Le Dictionnaire Polonais des Bibliographies» (J. Michalski, *Stanisław August Poniatowski* [Stanislas-Auguste Poniatowski], Warszawa 2009). Cette publication est une extension de la biographie du roi donnée dans «Le Dictionnaire», et même si elle est assez courte elle présente une valeur considérable par les remarques et jugements donnés par l'auteur qui était toujours un grand spécialiste du XVIIIe siècle. Dans toutes les biographies du roi Stanislas-Auguste ici mentionnées le fil de ses relations avec Madame Geoffrin est toujours plus ou moins visible en tant qu'aspect important dans sa biographie.

² R. Butterwick, *Stanisław August a kultura angielska* [Stanislas-Auguste et la culture anglaise], Warszawa 2000, ou bien l'édition anglaise *Poland's last king and english culture*, New York 1998.

impressionante³. Enfin la Russie visitée par le futur roi plus tard selon d'autres fut le voyage le plus important parce qu'il lui permit de rencontrer la grande duchesse à la cour d'Elisabeth I — Catherine, ce qui a marqué toute sa vie⁴. Cependant la France qui se trouva au milieu de ce voyage avait également une importance particulière parce que c'est en effet là quand les goûts et intérêts artistiques du futur roi furent formés surtout grâce à sa « maman »⁵, alors Marie-Thérèse Geoffrin (1699–1777) et sa société pendant sa visite à l'hôtel de la rue Saint-Honoré à Paris en 1753–1754. Cet événement est le fondement pour les relations de Stanislas-Auguste avec Madame Geoffrin et avec toute la république littéraire en France déjà au temps de son règne malheureux.

Souvent, l'hôtel de la rue Saint-Honoré a été considéré comme exemple de modèle d'un salon. Ainsi sa maîtresse est devenue aussi modèle d'une femme salonnière. Malheureusement seulement dans les ouvrages français⁶ et non

³ J. Fabre, Stanislas-Auguste Poniatowski et l'Europe des Lumières. Etude de cosmopolitisme, Strasbourg 1985 (la première édition : Paris 1952).

⁴ A. Zamoyski, op. cit.

⁵ Ici et plus loin dans cet article j'emploie le terme « fils » pour Stanislas-Auguste et « maman » pour Madame Geoffrin. C'est comment en fait les deux se sont appelés dans leurs correspondance et je me suis décidé à employer parfois cette terminologie particulière pour différencier les noms et ainsi pour ne pas se répéter.

⁶ Tout d'abord il faut mentionner un livre de Pierre de Ségur qui vient encore de XIXe siècle et qui reste le fondement pour les autres publications identiques sur Madame Geoffrin (P. de Ségur, Le royaume de la rue Saint-Honoré. Madame Geoffrin et sa fille, Paris 1897). La thématique polonaise, alors ce qui concerne le roi Stanislas-Auguste et la Pologne en général, y est très bien élaborée. De plus ce livre est fourni en appendice très riche en sources ce qui est une valeur incontestable. De même, un ouvrage aussi de XIXe siècle — A. Tornezy, Un bureau d'esprit au XVIIIe siècle. Le salon de Madame Geoffrin, Paris 1895. Ensuite, quant aux publications plus modernes, le salon de la rue Saint-Honoré a été traité plus précisément chez J. Meyniel, L'univers salonnier de Madame Geoffrin (1741–1777), Fontaine 2008. Cette publication assez nouvelle parle de toute la thématique salonnière, l'origine de ces endroits et de ses maîtres. Meyniel donne également l'image complète des réunions chez Madame Geoffrin. Nous pouvons regretter que la thématique polonaise a y été traitée marginalement. Par contre, les relations entre celle-ci et le dernier roi de Pologne ont été racontées dans le propre ouvrage qui traite sur le sujet de voyage de Madame Geoffrin à Varsovie en 1766 et fut écrit encore dans la première moitié du XXe siècle par Marietta Martin (M. Martin, Une Française à Varsovie en 1766. Madame Geoffrin chez le roi de Pologne Stanislas-Auguste, Paris, 1936). Cet événement trouva aussi son reflet dans l'article d'Agnieszka Jakuboszczak, l'auteur polonais contemporain écrivant en français (A. Jakuboszczak, Le reflet de la vie des salons français en Pologne au XVIIIe siècle. La visite de Mme Geoffrin à Varsovie, [en :] J. Dumanowski, M. Figeac (ed.), Noblesse française et noblesse polonaise. Mémoire, identité, culture XVIe–XXe siècles, Pessac, 2006. Voir aussi un article de celle-ci : Stanislas-Auguste Poniatowski était-il un francophile ?, [en :])

polonais. Ainsi, le but de cet article est celui de montrer les rapports du dernier élu de Pologne avec le monde cosmopolite parisien et surtout avec la célèbre Madame Geoffrin, la maîtresse du salon de la rue Saint-Honoré et l'amie la plus fidèle de Stanislas-Auguste.

Les sources qui se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque des princes Czartoryski de Cracovie, notamment la correspondance du roi Stanislas-Auguste avec son ami le prince Auguste Sułkowski nous permet d'analyser les lettres que le futur roi en tant que jeune voyageur écrivit au temps de sa jeunesse à son ami Sułkowski⁷. Ce qui est particulièrement précieux pour nous parce que nous pouvons y regarder quelles étaient les premières impressions de Stanislas-Antoine Poniatowski sur la France et les Français qui l'ont entourés pendant son séjour en France dans le cadre de son Grand Tour dans les années 1753–1754. Nous y trouvons facilement la description de Madame Geoffrin faite par le jeune Polonais pour son ami. Ensuite, dans le même recueil se trouve également une lettre écrite par quelqu'un d'autre mais qui est aussi très intéressante pour nous puisque nous y trouvons la description de la silhouette de Stanislas-Antoine au temps de sa jeunesse. Elle était faite par un ami de ses parents pour qu'ils puissent apprendre quelles impressions firent leur fils pendant son Grand Tour dans le monde salonnier. C'est le reflet du roi Stanislas-Auguste au temps de sa jeunesse.

A la fin de l'adolescence la plupart des jeunes seigneurs au XVIIIe siècle avaient dans l'usage de faire un voyage éducatif dans les divers pays européens⁸. Le but de cet événement était celui d'apprendre des choses utiles et pratiques sur le système politique ou bien l'économie de certains pays. Il fallait aussi élargir ses horizons et découvrir d'autres cultures. C'était également une occasion unique de faire les nouvelles connaissances, qui pourraient se révéler importantes

M. Forycki, M. Serwański (ed.), *Amis et ennemis héréditaires : Les stéréotypes nationaux*. Actes du XIIe Colloque Poznań–Strasbourg des 3–4 octobre 2002, Poznań 2006). p. Fiszer, l'auteur d'un article « Madame Geoffrin, ambassadrice de la tolérance » aborde la thématique semblable ([en :] De l'éventail à la plume. Mélanges offerts à Roger Marchal, Nancy, 2007). En outre, le sujet de la maîtresse de l'hôtel de la rue Saint-Honoré apparut dans plusieurs articles (Surtout sur le périodique *Le dix-huitième siècle* : E. Badinter, *Six lettres inédites de Madame Geoffrin* à Martin Folkes, 33, Paris 2001; M. Lenderova, *Correspondance de Mme Geoffrin et de Wenzel Anton Kaunitz*, 30, Paris 1998).

⁷ La collection des manuscrits de la Bibliothèque des princes Czartoryski de Cracovie (plus loin B.Cz.), 798/IV.

⁸ Surtout il s'agissait de l'Europe Occidentale, notamment la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, les pays allemands et parfois l'Italie.

dans l'avenir pour la future carrière du jeune homme. Surtout la riche aristocratie avait dans l'usage d'envoyer ses fils dans tel voyage. Pendant ce Grand Tour, quand on l'appelle, les connexions personnelles entre l'aristocratie partout en Europe étaient fondamentales. Ainsi un grand seigneur pouvait recommander son fils à l'autre. Aussi le réseau diplomatique leur a servi de liens utiles.

La même raison attira le jeune Stanislas-Antoine Poniatowski à Paris, chez la célèbre Madame Geoffrin dans l'année 1753. Le futur roi de Pologne est né en 1732 à Wołczyn comme fils de Stanislas Poniatowski (1676–1762) et de Constance Czartoryska (1700–1759). Son père, représentant de la moyenne noblesse était déjà très connu dans l'Europe entière grâce à ses aventures de la Grande Guerre du Nord (1701–1721) qu'il passa aux côtés de Charles XII, le roi de Suède⁹. En tant que fier partisan de ce dernier et bien évidemment de son protégé sur le trône de la Pologne — Stanislas Leszczyński¹⁰, le père du futur roi se glorifia sur les champs de plusieurs batailles¹¹. Ensuite, comme homme de confiance de Charles XII, il participa à différentes missions diplomatiques au nom du roi de Suède, entre autres celle d'emmener le grand perdant Stanislas Leszczyński dans la principauté suédoise des Deux-Ponts en Allemagne¹².

⁹ La Grande Guerre du Nord c'est un conflit entre la Saxe, la Russie, le Danemark et la Suède qui se déroula dans les années 1701–1721. Elle se finit par la paix de Nystad en 1721. Ce conflit changea l'Europe du Nord de façon considérable. Depuis ce moment-là, la Suède et la Pologne (qui participa dans la guerre de façon indirecte, notamment à travers la Saxe, laquelle électeur Frédéric Auguste I fut également le roi de Pologne sous le nom d'Auguste II) perdent son importance pour la Russie qui devient la puissance principale dans les affaires du Nord. Voir : M. Serwański, *Historia powszechna. Wiek XVI–XVIII [Histoire des siècles XVIe–XVIIIe]*, Poznań 2001, p. 239–242.

¹⁰ En même temps que la Grande Guerre du Nord, s'est déroulée la guerre civile en Pologne (1704–1709) entre le roi ancien Auguste II, soutenu par le tsar Pierre Ier et le nouveau roi Stanislas Ier, soutenu par le roi de Suède. La même situation arriva pendant la Guerre de Succession Polonaise (1733–1738) quand Stanislas Leszczyński soutenu par son beau-père Louis XV lutta contre suivant roi de Pologne descendant de la dynastie saxonne de Wettyn. Dans les deux cas Leszczyński perdit (même en dépit de réel soutien en Pologne pour sa candidature) et finalement il devint le duc de Lorraine après la paix de Vienne en 1738. Voir : M. Forycki, Stanisław Leszczyński. *Sarmata i Europejczyk (1677–1766) [Stanislas Leszczyński. Le Sarmate et l'Européen]*, Poznań 2006, p. 63, 127–147.

¹¹ Entre autres il sauva deux fois la vie de son protecteur — le roi de Suède, J. Fabre, Stanislas-Auguste Poniatowski et l'Europe des Lumières. *Etude de cosmopolitisme*, Strasbourg 1985, p. 128.

¹² M. Forycki, *op. cit.*, p. 81–83, ou bien S. Gaber, *Polacy na dworze Stanisława Leszczyńskiego w Lunéville w latach 1737–1766 [Entourage polonais de Stanislas Leszczyński à Lunéville 1737–1766]*, Częstochowa 1998, p. 47.

Exécutant les autres ordres de son maître, Poniatowski vint à Paris en 1717, où il noua plusieurs connaissances avec le monde de l'aristocratie parisienne. Entre autres, il fit connaissance avec la duchesse de Brancas, la comtesse de Bruhl, Mademoiselle Aisse et enfin avec Madame de Tencin. Plus tard, parmi les invités de celle dernière dans l'année 1741 il va rencontrer Marie-Thérèse Geoffrin avec laquelle il va nouer une amitié profonde¹³ et à laquelle il va recommander ses enfants dans l'avenir¹⁴. Ses exploits du temps de la Grande Guerre du Nord¹⁵ lui donnèrent aussi une grande réputation grâce à Voltaire lui-même, qui en fit l'un des ses héros principaux dans son ouvrage sur Charles XII¹⁶. Ensuite ces deux hommes restèrent en contact pendant longtemps¹⁷ et Voltaire fut toujours considéré comme un ami de la famille de Poniatowski. De fait vers la fin de sa vie Stanislas Poniatowski père n'avait aucun problème pour faire ouvrir les portes des gens célèbres à son fils en 1753. Il avait certainement des nombreuses connaissances partout en Europe, parmi elles, certaines très importantes en France, y compris celle de la rue Saint-Honoré.

Marie-Thérèse Rodet est née en 1699 de Pierre Rodet et Angélique-Thérèse Chemineau. Très jeune, à quatorze ans, elle se maria avec son ancien voisin Pierre François Geoffrin et ainsi gagna le nom de Madame Geoffrin, sous lequel elle va devenir connue. Ils eurent un enfant de ce mariage, une fille, la future Madame de la Ferté-Imbault. Ce mariage eut une grande influence sur la vie de

¹³J. Fabre, op. cit., p. 128.

¹⁴« J'ai connu le père du roi de Pologne en France, ou il fit deux voyages consecutifs ; il ne passoit pas de jour sans me voir. Il me dit qu'il vouloit que je fusse la mère de tous ses enfants ; je lui jurai d'en remplir les devoirs. J'ai accompli mon engagement. J'en ai vu cinq à Paris [...] », Madame Geoffrin à Marmontel, le 30 juin 1766, [en :] *Eloges de Madame Geoffrin, contemporaine de Madame du Deffand*, par M. Morellet, Thomas et D'Alembert ; *Suivi des lettres de Madame Geoffrin et a Madame Geoffrin et d'un essai sur la conversation etc.etc.* Par M. Morellet, Paris 1812, p. 66.

¹⁵Grâce à cette histoire il gagna aussi la reconnaissance pour le nom de sa famille (avant peu connue) en tant que guerrier prodigieux et homme mondain. Ainsi, il pouvait se marier avec sa seconde femme Constance, d'origine de la grande famille, reliée directement à la dernière dynastie polonaise, celle de la maison de Jagiellon. Ce mariage va lui donner des grandes influences et une grande fortune, et tout ça il va couronner à la fin de sa vie en gagnant le plus haut poste dans le Sénat polonais — celui de castellan de Cracovie.

¹⁶Voltaire, *Histoire de Charles XII, roi de Suède*, Paris 1824.

¹⁷Stanislas corrigea *Histoire de Charles XII* lui-même. Voir : E. Rostworowski, *Wolter a Polska [Voltaire et la Pologne]*, *Kwartalnik Historyczny* LXXV, 4, Warszawa 1968. Aussi idem, *Ostatni król*, p. 27.

Madame Geoffrin, surtout parce que son mari, en tant que fabricant de glaces¹⁸, était très riche, assez riche de permettre à son épouse de réaliser, avec le temps, ses rêves de tenir un salon. Effectivement très vite, nous voyons des écrivains et philosophes comme Fontenelle, Montesquieu, Rousseau, Grimm, Diderot aussi bien que des artistes célèbres et des amateurs — Van Loo, Boucher, Vien, La Tour, Hubert Robert, Bouchardon et bien d'autres passer chez elle. C'est autour d'elle que se réunirent ses hôtes, elle les présida et conduisit, mais aussi elle marqua des limites. Ainsi son salon fut le plus complet de l'époque. Elle créa le lieu idéal des Lumières, l'espace de réception des nouvelles idées et le centre de rendez-vous de toutes les gloires intellectuelles de France et d'Europe¹⁹. Depuis 1749 jusqu'à 1777 Madame Geoffrin régna incontestablement dans le monde salonnier à Paris, appelée « la tsarine » par sa pire rivale Madame du Deffand²⁰. S'il s'agit des étrangers, le salon de Madame Geoffrin est devenu pour eux le passage obligatoire. Sa maison, ainsi que Versailles, devint un lieu qu'il fallait visiter pendant le séjour en France pour découvrir des auteurs des idées qui circulaient partout en Europe. En tant que lieu de la sociabilité mondaine, le salon de la rue Saint-Honoré donna cette occasion unique. Ces visites rendues par les étrangers devinrent considérables dans la vie de vieille dame. Certains d'entre eux lui vont donner une grâce particulière, au moment où le jeune étranger devient la tête couronnée, comme avec Gustave III de Suède, Catherine II de Russie²¹ et surtout Stanislas II Auguste de Pologne.

Avant son séjour en France dans un cadre de Grand Tour, le jeune Stanislas-Antoine eut la possibilité de visiter quelques pays européens. Déjà en 1748 son père decida de l'envoyer aux Pays-Bas à Aix-la-Chapelle où se déroulèrent les dernières actions militaires de la Guerre de Succession d'Autriche (1740–1748). Ce fut sa première et à la fois sa dernière occasion de participer directement à la guerre et de voir des armées pendant la campagne militaire²². Immédiate-

¹⁸Il était exactement un administrateur de la Compagnie Saint-Gobin — la manufacture royale des glaces. V. von der Heyden-Rynsch, *Salons européens : les beaux moments d'une culture féminine disparue*, Paris 1993, p. 75.

¹⁹J. Meyniel, op. cit., p. 57.

²⁰M. Glotz, M. Maire, *Salons du XVIIIe siècle*, Paris 1999, p. 131.

²¹La tsarine de Russie (1762–1796) ne visita pas elle-même le salon de Madame Geoffrin, mais sa mère, la princesse d'Anhalt-Zerbst le fit dans l'année 1758. Ainsi, elle initia cette connaissance. Ibidem, p. 137.

²²A. Gawerski, *Stanisław August Poniatowski w Paryżu [Stanislas-Auguste Poniatowski à Paris]*, [en :] A. Mączak (ed.), *Francja — Polska XVIII–XIX w. Studia z dziejów kultury i polityki*

ment parti, il ne réussit pas à arriver à l'heure. La paix avait déjà été conclue. En dépit de la fin du conflit le jeune seigneur pouvait au moins voir des armées assemblées et, grâce aux recommandations de son père, rencontrer leur chefs célèbres comme Maurice de Saxe. Malgré les vœux de son père, Stanislas-Antoine ne commença pas à s'intéresser à l'art de la guerre mais à la peinture et à la sculpture. Fasciné par les peintres flamands il même acheta son premier tableau²³. Deux ans après le voyage aux Pays-Bas, Stanislas-Antoine partit pour des territoires allemands en Prusse, en Saxe et en Autriche²⁴. Hélas, ces régions-là ne firent pas si bonne impression que les Flamands : la pauvreté et l'étroitesse de la cour de Frédéric II, la pompe exaltée et l'ambiance familière de l'entourage d'Auguste III, l'électeur de Saxe et le roi de Pologne, et enfin la majestueuse mais froide et fermée cour de Vienne de Marie-Thérèse. Stanislas-Antoine vite découvrit que ce ne sont pas les pays allemands où il devait chercher le véritable esprit du goût et des arts²⁵. Ce n'étaient pas les lieux où s'étaient formés les idées du temps des Lumières et l'esprit de l'époque. Il n'y a trouvé que la vide splendeur et les cérémonies. Il fit malgré tout plusieurs remarques assez précises sur les souverains de ces territoires, par exemple il constata que malgré la guerre perdue, c'est Marie-Thérèse Habsbourg qui restait encore la grande reine et véritable maîtresse de son pays, parce qu'elle avait réussi à le sauver dans une situation extrêmement difficile au début de son règne. En Frédéric II de Prusse, Stanislas-Antoine ne trouva point le philosophe que ce roi prétendait être, mais un homme petit et borné. Le meilleur profit de ce voyage restait celui de rencontrer ses futurs protecteurs et amis — l'ambassadeur d'Angleterre Charles Hanbury Williams et la comtesse de Bruhl. Le premier d'entre eux resta son loyal ami et son guide dans le monde de l'aristocratie de l'Europe des Lumières et alors il ouvrit ses contacts sociaux au jeune Poniatowski, qui lui permirent de faire nombreuses connaissances. Cependant la comtesse de Bruhl, l'épouse de l'omnipuissant premier ministre auprès Auguste III, devint la première de

poświęcone Profesorowi Andrzejowi Zahorskiemu w sześćdziesiątą rocznicę urodzin [France — Pologne XVIIIe–XIXe siècles. Les études culturelles et politiques consacrées au Monsieur le Professeur Andrzej Zahorski dans le soixantième anniversaire], Warszawa 1983, p. 52.

²³Z. Libera, Stanislas-Auguste Poniatowski — « homme européen », *Le dix-huitième siècle*, 25, p. 241.

²⁴Le séjour en Saxe et en Autriche arriva après une petite pause à cause de la diète en Pologne. Ensuite, Poniatowski suivit le roi en Saxe, *Mémoires du roi Stanislas-Auguste*, St-Petersbourg 1914, I, p. 62.

²⁵J. Fabre, *op. cit.*, p. 184.

ses « mamans ». Notamment en tant que telle, cette dame fut considérée comme un guide dans les affaires des femmes, les habitudes, les comportements propres et de la conversation salonniers. Grâce à ces gens Stanislas-Antoine pouvait se mouvoir aisément dans ce réseau compliqué du monde de l'aristocratie.

Ensuite, Poniatowski retourna brièvement en Pologne pour participer à la diète suivante, d'ailleurs très vite rompue selon la culture politique du temps, puis en 1753, ses parents décidèrent finalement de l'envoyer faire un Grand Tour²⁶, comme tous les jeunes seigneurs eurent dans l'usage à faire, alors une série des courts séjours dans certaines capitales européennes²⁷. Le trajet le conduisit de Vienne jusqu'à Londres, à travers de Dresde, Hanovre, Amsterdam et Paris. Utilisant des contacts déjà conclus et surtout ceux de son père, Poniatowski passa quelques semaines à Vienne où il assista à la nomination de Kaunitz comme premier ministre auprès de l'impératrice Marie-Thérèse. Puis, encore une fois à la cour d'Auguste III, Stanislas-Antoine fut le témoin de la puissance du comte de Bruhl et de la faiblesse de son roi, mais la plupart du temps il passa dans son lit à cause d'une maladie. Après avoir retrouvé Williams à Dresde, il décida de le suivre jusqu'à Hanovre et en Hollande où il rencontra plusieurs politiciens anglais et d'autres personnes auxquelles il fut recommandé par son ami ambassadeur.

Il visita encore d'autres villes flamandes, entre autres Amsterdam. Cette ville laissa une impression frappante sur le jeune voyageur, surtout son modernisme, les marchands, les banquiers, le commerce présent partout et en général la prospérité nationale de ce pays. Tout cela va inciter le futur roi à embellir Varsovie et les autres villes dans l'avenir et également à lancer des réformes économiques, lesquelles décident de la puissance réelle du pays²⁸.

Finalement, en août de 1753 Stanislas-Antoine Poniatowski, muni de cinq lettres de recommandation, arriva à Paris. Ces recommandations sont un élément essentiel de l'hospitalité mondaine à l'époque de cette « Europe française ». Sans de telles lettres une personne étrangère n'avait pas eu de chances d'entrer dans les salons d'élite. Au tourisme aristocratique de l'époque, une circulation des recommandations assurait et certifiât l'appartenance de quelqu'un au réseau

²⁶ Dans ses Mémoires le roi écrivit qu'ils voulaient lui séparer de son amour Izabelle Czartoryska, une femme déjà mariée. Mémoires du roi, p. 77.

²⁷ M. Fumaroli, Quand l'Europe parlait français, Paris 2001, p. 442.

²⁸ « Il rêve de faire de la Vistule l'équivalent du Rhin et de Dantzig un autre Rotterdam », J. Fabre, op. cit., p. 185.

européen des Lumières et garantissait également au voyageur l'assurance d'être bien traité et bien accueilli²⁹. De cette manière grâce à la deuxième lettre, celle de son père à sa vieille amie Madame Geoffrin, Stanislas-Antoine fut pris sous la protection de sa nouvelle et à la fois la plus importante « maman ». Ainsi, le futur roi est-il entré dans le monde salonnier cosmopolite.

Pendant cinq mois de son séjour parisien Stanislas-Antoine participa à plusieurs réunions et rendez-vous. Il eut ainsi l'occasion de rencontrer nombreux Français célèbres. Et en tant qu'homme très bien éduqué et sachant plusieurs langues³⁰, Poniatowski laissait toujours une très bonne impression. Donc après avoir fait certaines connaissances il pouvait compter sur des recommandations suivantes. C'est une sorte de chaîne des connaissances. Grâce à ce réseau des lettres, Stanislas-Antoine pénétra plusieurs sociétés parisiennes en commençant évidemment par celles qui furent fréquentées par son père auparavant.

La première c'était celle de Madame Bazeneval, née Bielińska liée à la famille de Constance Czartoryska, la mère de Stanislas-Antoine. Cette femme qui avait des vastes liaisons avec la société parisienne le mena très vite au prince de Richelieu, le premier chambellan de la cour de Versailles. Ainsi, très vite le jeune voyageur obtint une chance d'entrer à la cour. De cette façon, il fut présenté au roi Louis XV qui « selon l'usage ne lui dit rien »³¹ mais justement demanda à une personne qui le emmena s'il a des frères, ce qui témoigna de la grande mémoire du roi quand il s'agissait des noms et des visages. Par contre, la reine Marie Leszczyńska passa beaucoup de temps en parlant en polonais avec Stanislas-Antoine. C'était bien connu que chaque Polonais pouvait compter sur l'accueil chaleureux chez la reine, qui était toujours très contente de parler en sa langue³². Malheureusement, ses jours brillants auprès du roi ont déjà passé, et la reine resta dans l'ombre à la cour, entourée par le groupe des devots. Donc cette connaissance ne donna rien sans grâce particulière aux voyageurs polonais arrivants en France. Mais quand même, Stanislas-Antoine fit quelques remarques sur des personnages et des moeurs de la cour³³, entre autres il s'est

²⁹ A. Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIe siècle*, Paris 2005, p. 103.

³⁰ Il savait le français, le latin, l'allemand, l'italien et l'anglais. Voir : J. Michalski, *Stanisław August*, p. 12.

³¹ *Mémoires du roi*, p. 83.

³² La reine ne parlait jamais en français avec ses compatriotes, *ibidem*, p. 84.

³³ Sauf roi et reine, Stanislas fit des remarques intéressants sur le Dauphin et la Dauphine, Madame de Pompadour et le duc de Choiseul, *ibidem*, p. 84, 103.

rendu compte que toute la société autour du roi n'attend que le retour à Paris, et déteste le séjour à Versailles³⁴. Après un certain temps, il rencontra une autre personne liée à la cour, notamment le prince de Conti, le candidat éternel à la couronne polonaise grâce au fameux Secret du roi Louis XV³⁵. Cet homme, en tant que prétendant au trône polonais avait comme habitude d'être aimable avec chaque Polonais venant à Paris. Cette grâce permit à Poniatowski de lui s'approcher et de lui parler, ce qu'il trouva particulièrement intéressant³⁶. Hélas, malgré sa reconnaissance pour le jeune voyageur, le prince déjà disgrâcié par le roi ne pouvait rien pour Stanislas-Antoine. Ainsi, il vit que même la cour et son entourage, si polonophiles dans ce temps-là³⁷, ne pouvaient rien pour les Polonais et la Pologne. Ce n'étaient pas les hommes de la cour qui détenaient le pouvoir et les influences considérables en dépit de leurs hautes positions. Cela fut une leçon importante pour le futur roi.

Avec la seconde lettre de son père Stanislas-Antoine fut accueilli par Madame Geoffrin dans sa célèbre maison de la rue Saint-Honoré à Paris. Depuis son arrivée, cette femme prodigieuse devint son guide dans la bonne société parisienne. Son rôle correspondait bien avec son caractère d'une personne bienveillante, mais aussi rigoureuse et même un peu tyrannique. Il l'appelait sa « maman », elle l'appelait son « fils ». Chaque fois, après des réunions chez elle, ou bien chez quelqu'un d'autre, Stanislas-Antoine pouvait attendre la réprimande ou bien l'éloge de la part de sa « maman » puisqu'elle se sentait véritablement sa protectrice et une personne responsable pour lui, surtout devant son père. Elle le prit sous sa tutelle et elle décidait de son emploi du temps. Cette relation signifia également qu'étant accueilli dans le salon de Madame Geoffrin Stanislas-Antoine eut l'occasion unique d'y voir lui-même ses réu-

³⁴ « Semble toujours attendre le moment de retourner à Paris », *ibidem*, p. 57.

³⁵ Le Secret du Roi c'est une politique secrète de Louis XV qui concerna installation le prince de Conti sur le trône de la Pologne à travers le réseau des agents et des espions. Cette politique eut comme le but de construire la barrière de l'Est qui se composerait de Pologne, Suède et Turquie comme le contrepoids français contre des Habsbourgs. Voir : Préface dans *Le secret du roi. La correspondance secrète de Louis XV avec ses agents diplomatiques 1752–1774*, Paris 1878.

³⁶ *Mémoires du roi*, p. 91.

³⁷ En ce moment-là, aussi la Dauphine Marie-Josèphe, la mère des futures Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, fut la princesse polonaise en tant que fille du roi de Pologne Auguste III. C. Stryenski, *La mère des trois derniers Bourbons. Marie-Josèphe de Saxe et la cour de Louis XV*, Paris 1902.

nions célèbres et bien évidemment d'y rencontrer ses invités³⁸. Pendant son court séjour parisien le futur roi fut associé à sa société d'exception. Ainsi il se trouva au milieu de ce centre culturel de l'époque où il pouvait sans obstacle profiter de cet esprit des Lumières et de la culture d'Occident³⁹. De cette façon il eut l'occasion de rencontrer Montesquieu, qui lui est apparu une personne qui n'avait pas conscience de sa réputation fondée sur ses ouvrages célèbres. Malgré tout, il resta un homme simple, timide et modeste⁴⁰. Ensuite, d'Alembert aussi déjà bien connu, lui parla et même joua devant lui des scènes amusantes⁴¹. En tant qu'hôte étranger, il vit comment les réunions se déroulaient, quels sujets y étaient abordés, et comment des informations circulaient. C'est là où ses goûts et ses jugements furent formés⁴².

Après deux premiers mois en France, le bilan de ce séjour se présenta assez favorablement pour le jeune voyageur. Dans une lettre à son ami Auguste Sułkowski (1729–1786), Stanislas-Antoine décrit ses premières impressions : « Pour Vous rendre un peu compte de ce qui me regarde, Je Vous dirai que mon debut en France a été plus heureux que je ne me l'étois promis ; et Je le dois à l'Amitié du Cte de Friese, qui m'a instruit, averti, et présenté dans les meilleures maisons, et de la meilleure grace. Mais c'est le Diable de soutenir ce debut avantageux. Il faut jouer, et avoir du babil ; deux choses, dont Je m'acquitte également mal. Tant qu'il n'y que des hommes, ou que je me trouve seul vis avis d'une femme, ça va encor ; mais du moment qu'un de ces Gens du bon ton, de ces Astres brillans de la Mode paroît, me voila, éclipsé, aneanti. Heureusement Je me suis fait quelques ressources contre l'ennui. Cette Mme Geoffrin que Vous avez connu à Paris, et qui se souvient de Vous, m'a recu et me traite comme son Enfant. Sa Maison est le Rendez Vous, des Seavans, et des Artistes, ou n'y joue gueres ; et on peut s'y instruire. Une fille de Mme Geoffrin, veuve depuis longtemps loge chez Sa Mere, et vit avec Elle. Et comme Elle sont fort guayes toutes deux, on est fort bien chez Elles [...] »⁴³.

³⁸Sauf les lundis, qui furent interdites à Stanislas-Antoine. D'après lui, Madame Geoffrin avait peur qu'il va voir comment elle est critiquée pendant ces diners par ses invités. *Mémoires du roi*, p. 52.

³⁹J. Nieć, *Młodość ostatniego elekta* [La jeunesse du dernier élu], Kraków, 1935, p. 71.

⁴⁰*Mémoires du roi*, p. 52.

⁴¹*Ibidem*, p. 60.

⁴²A. Gawerski, *op. cit.*, p. 56.

⁴³Stanislas-Antoine Poniatowski à Auguste Sułkowski, de Fontainebleau, le 5 octobre 1753, B.Cz., 798/IV, p. 51. L'orthographe originale conservée.

Son séjour chez Madame Geoffrin fut marqué par des changements d'humeur de la vieille dame par rapport aux succès et aux petits faux-pas de son « fils » : « Mme Geoffrin de une bonne humeur ou offusquée par quelque dégoût semblable, c'est la différence d'un beau ciel serain dans le plus beau des climats à la bourrasque des régions les moins tempérées »⁴⁴. Même Frédéric Melchior Grimm prit bonne note à propos de ses habitudes maternelles : « Je l'ai vu quelquefois demander et obtenir pardon de ce que la sévérité maternelle appelait conduite de mauvaise tête ; le lendemain nouveau sujet de gronderie et nouveau besoin de pardon [...] »⁴⁵.

Stanislas-Antoine dans ses « Mémoires », décrit Madame Geoffrin comme une femme extraordinaire, vitale et un peu tyrannique. Elle était une personne très respectée, avec le talent d'unir des gens autour lui : « Cette femme singulière jouit, depuis quarante ans, d'une considération distinguée de la part de presque toutes les personnes les plus remarquables en France par leurs mérites, leurs talents ou leur beauté, et la doit à l'agrément de son esprit, aux services qu'elle aime à rendre avec chaleur et qu'elle sait rendre avec adresse, et à nombre d'actions véritablement généreuses. Certainement sa vie sera écrite et pourra faire, quoique dans un genre très différent, le pendant de celle de Ninon de Lenclos. A soixante et dix ans elle marche à pied, elle écrit, elle sert ses amis, et les gronde et même les tyrannise avec autant de vivacité qu'elle a pu faire il y a trente ans »⁴⁶. De plus, elle ne supportait pas de se tromper et il fallait faire attention de ne rien lui dire par rapport à ses fautes : « La connaissance profonde des hommes est celle de toutes dont elle se pique le plus ; il lui est pourtant arrivé de se méprendre en cela, comme dans les choses qui sont du ressort des beaux-arts ; mais malheur à celui qui lui a laissé apercevoir de l'avoir surprise en erreur »⁴⁷. Stanislas-Antoine remarqua aussi qu'à cause de sa position et de son caractère elle eut plusieurs ennemis à Paris : « Elle est trop remarquable et trop vive pour n'avoir point d'ennemis, elle en a, qui en se plaisant à publier des anecdotes sur sa jeunesse [...] »⁴⁸. Enfin, comme les autres il souligna que malgré sa naissance elle avait réussi à tenir un salon avec grand succès : « [...] la meilleure preuve de son savoir-faire et de l'extrême agrément de son esprit quand elle est de bonne

⁴⁴ Mémoires du roi, p. 87.

⁴⁵ P. de Ségur, op. cit., p. 229.

⁴⁶ Mémoires du roi, p. 87–88.

⁴⁷ Ibidem.

⁴⁸ Ibidem.

humeur, puisqu'en partant de si loin elle est arrivée et se maintient, depuis si longtemps, au degré de considération dont elle jouit »⁴⁹.

Le séjour de Poniatowski chez Madame Geoffrin fut marqué par des éloges et des reproches de sa « maman » : « Son extrême vivacité donne une énergie particulière et à son approbation et à sa desapprobation »⁵⁰. Par exemple, après son rendez-vous avec le maréchal de Noailles, pendant lequel Stanislas-Antoine osa le comparer avec le maréchal de Puysieux au lieu de le vanter⁵¹, Madame Geoffrin l'attendait avec des réprimandes : « Apprenez, grosse bête, que quand un homme vous demande : « Qu'est-ce qu'on dit de moi », il veut qu'on le loue, et lui tout seul »⁵². Ensuite, quand il fit quelques remarques méchantes sur le président Hénault en présence de sa « maman », très agitée elle lui demanda comment ayant vingt ans, il osait formuler une telle opinion sur un homme si considérable⁵³. Enfin, le plus grand orage eut lieu après son séjour chez Madame de Charolais. Ce jour-là Stanislas-Antoine décida malheureusement de suivre d'autres invités et il ne laissa pas d'aumône à sa maitresse qui faisait actuellement une quête pour des religieuses : « [...] J'essuyai une diminution de faveur si considérable, que le bruit en parvint jusqu'à madame Geoffrin, qui, pour achever ma disgrâce, ne cessa de me gronder là-dessus pendant trois semaines »⁵⁴. Plusieurs fois il commit certains faux-pas en usant des petites expressions de la langue française, qu'il ne connaissait pas avant. Tout cela le mit parfois dans des situations maladroitesses⁵⁵. Pour bien lui expliquer comment il faut se comporter dans la bonne société parisienne, Madame Geoffrin avoua une fois : « Dans un monde comme Paris, où tant de gens ne sont toute leur vie occupés que de riens, ils attachent un grand prix à la connaissance exclusive de mille petites choses, de mots nouveaux, de certaines historiettes, de certaines adresses dans le commerce de la vie, qui les séparent des profanes étrangers et élèvent au-dessus de ceux-ci l'élégance française ; il faut respecter ces mystères-là »⁵⁶.

⁴⁹Ibidem, p. 51–52.

⁵⁰Ibidem, p. 88.

⁵¹Ibidem, p. 51–52.

⁵²Ibidem, p. 86.

⁵³Ibidem, p. 60.

⁵⁴Ibidem, p. 95.

⁵⁵Comme par exemple la situation avec Madame Brancas ou avec Madame de Charlois. Ibidem, p. 48, 56.

⁵⁶Ibidem, p. 95.

Il étendit aussi bien des éloges, qui parvinrent bien sûr à Madame Geoffrin. Le vieux Fontenelle à la fin de leur conversation lui demanda, s'il connaissait le polonais comme le français⁵⁷. Ensuite, le comte Golowkin le décrivit comme « l'homme de l'Europe le plus distingué par sa bonne façon, et le bon goût de sa politesse et de ses discours »⁵⁸. Madame Brancas, la vieille dame de la cour de la Dauphine Marie-Josèphe écrivit une lettre pleine d'éloges à son amie la comtesse de Bruhl (celle qui lui avait recommandé Stanislas-Antoine au premier lieu) : « En vérité, Madame, on ne peut en dire trop de bien, je n'ai point vu d'étranger arriver avec tant d'avantage et être plus propre à tirer un grand parti de ses voyages. Il paraît instruit des lois, coutumes, usages, non seulement de la Pologne, mais des pays qui ont rapport. Il sait notre histoire, les anecdotes de chaque règne ; sa conversation est agréable et bien au-dessus de celle de la plupart de nos Français. Il cherche à s'instruire de tout, également appliqué aux sciences, aux maximes de gouvernement, à ce qui concerne le militaire et la guerre. Il n'est rien dont il ne s'occupe, dont il ne parle, et très bien, sans ostentation, avec modestie ; il est également de bonne compagnie pour un ministre, pour un général d'armée, pour un académicien, pour une vieille dame d'honneur, et j'entends dire que nos jeunes et belles dames croient qu'il ne sait que plaire et qu'il y est généralement parvenu. Il ne convient pas de tout ces avantages, mais il dit que les soins infinis que madame sa mère a pris de l'éducation de ses enfants, auraient dû le rendre tel qu'on veut lui persuader qu'il est. [...] J'entrevois qu'il y a de quoi faire un sujet utile à son pays »⁵⁹. Le simple fait qu'une personne l'ait recommandé à l'autre indiquait que le jeune Polonais avait fait une très bonne impression.

Pendant son séjour en France, le futur roi fit aussi quelques remarques sur des moeurs et des habitudes des Français. Tout d'abord il aperçut que pendant la conversation, personne n'attend réponse à la première ou deuxième question, et qu'il faut simplement répondre à celle qui est dernière et personne ne pouvait se souvenir des précédentes. Il estima les sujets qui furent abordés comme parfois trop frivoles. Par exemple, pendant son séjour en France, des Parlementaires furent exilés par Louis XV à Pontoise, et cependant tout le monde était occupé par « la révolution » dans la musique. Il aussi constata que c'était très compli-

⁵⁷Ibidem, p. 89.

⁵⁸P. de Ségur, op. cit., p. 228.

⁵⁹Cette lettre le roi cita dans ses Mémoires en rappelant son séjour en France. Mémoires du roi, p. 82-83.

qué d'être présenté à quelqu'un, car il fallait d'abord attendre le moment que cette personne fût d'accord avec telle présentation. Il aussi porta une vue assez critique sur les moeurs qui régnaient dans la société :

« La Duchesse de Luxembourg à laquelle le Cte Friese m'a présentée est peut-être la femme de France, dont la décision donne le plus de ton. Elle étoit seule quand Je Lui fus présentée. Je m'en tirai assez bien. Du depuis Je l'ai vu peut-être vingt fois, sans qu'elle m'aye adressée la parole, ni que J'aye pu Lui parler. Raison de cela, c'est que Je l'ai toujours trouvé jouant on entourée de monde, et d'un monde dont Elle et toutes les femmes de son Espece sont trop occupés, pour qu'il leur soit possible d'appercevoir seulement un nouveau venu ; dont Elles s'imaginent ne pouvoir tirer aucun parti le croyant abimé dans une crasse ignorance de toutes les choses, qui les occupent. Ce qui fait que tête à tête, leur Conversation ne langait pas c'est qu'elles ont généralement beaucoup d'Esprit, beaucoup de lecture à présent, et même une tericure de Philosophie, qui peut-être n'est que l'Effet et le bouclier de leur libertinage. Les hommes du bel air, ont pris par imitation des femmes un peu de jargon philosophique, et l'appliquent souvent à de si petite choses, que l'instrument et l'ouvrier m'en parvit avili. Quelquefois aussi il est du bel air de tout ignorer, jusqu'à sçavoir écrire. J'ai entendu, un de ces hommes brillans assurer qu'il ne sçavoit pas écrire les Lettres Initiales ; l'E. surtout. Mais leur devoir ordinaire, est de prendre un interet tres vif à de tres petites choses, de les oublier totalement l'instant d'après, et surtout de se soucier le moins qu'il est possible de leur prochain et même de ce qu'ils appellent leurs Amis. Ce n'est pas pourtant, que de tems en tems il ne faille faire quelque acturis d'éclat qui apprennent au public que Vous etes l'Ami d'un tel mais ca est rare. Les Gens de la Cour, ceux qui approchent le Roy surtout, se distinguent par une froide indifferance, pour toutes choses au monde. Ils rendent souvent de mauvais services, mais ordinairement ils ne disent beaucoup moins, que les Gens du bel air a Paris »⁶⁰.

A côté de salon de Madame Geoffrin, Stanislas-Antoine pénétra d'autres sociétés à Paris. Avec les lettres de Williams, il était accueilli chez le comte Albermarle et grâce aux lettres de son ami Fonteney — chez le comte Friesen. Il visita également des ateliers de l'abbé Barthelemy et de La Tour. Enfin il participa aux dîners organisés par le président Hénault.

A la fin de son séjour, il écrivit à son ami Auguste Sułkowski ses impressions

⁶⁰ Stanislas-Antoine Poniatowski à Auguste Sułkowski, de Fontainebleau, le 5 octobre 1753, B.Cz. 798/IV, p. 51

récentes: « On dit qu'il faut deux Ans pour connoitre Paris. Je crois qu'il faut ce tems pour s'y attacher au point de ne le pouvoir quitter, mais J'ose croire aussi qu'on connoit pasablement les Français pour avoir été quatre mois ici ; [...] Je pars pour l'Angleterre a la fin de ce mois [...] Je sent que J'aurai en quittant ce Pays la au bout de quatre ou cinq mois. Car J'ai une idée, l'idée peutetre fausse que comunement dans un Anglais il y a assez bonnes ou de mauvaises choses, pour en faire trois Français, et par consequant qu'il faut trois fois plus de tems pour connoitre les Anglais que les Français [...] »⁶¹.

Après son séjour en France, Stanislas-Antoine encore visita un dernier pays dans le cadre du Grand Tour — l'Angleterre⁶². En rencontrant surtout des hommes politiques, il prit une bonne leçon de la culture politique de ce pays qui va l'impressionner toute sa vie. Le système politique de l'Angleterre sera toujours un modèle auquel il va aspirer pendant son règne et qu'il va réussir à dépasser vers la fin. De ce séjour nous avons une lettre inédite avec une description détaillée de Stanislas-Antoine faite pour ses parents par leur ami et guide de leur fils à Londres — sir Luke Schaub⁶³. Elle est bien comparable à celle faite par la duchesse de Brancas et les deux nous laissent un témoignage très favorable sur le jeune voyageur polonais : « Rempli de bons principes à tous égards, il a une maturité superieure à son âge, sans en être moins docile, et affecter de paroître moins jeune, qu'il n'est. Sage et réglé dans Ses moeurs, aisé, posé, modeste, decent, dans Ses maniers, judicieux dans Ses observations, diferent et considéré dans Ses propos, il faut également honneur aux soins eclairés qui l'ont formé, et aux exemples de Sa Famille, sur les quels il avoit a se mouler. Jamais aussi jeune voyageur ne s'est fait distinguer et rechercher comme Luy de tout qu'il y a de meilleur dans cette Nation, à qui jusqu'à présent on n'a reproché ni de se jeter a la tête des Etrangers ni de les trop fêter. Il l'a été beaucoup, et va l'être encore davantage dans la tournée par Les Provinces de ce Royaume, à la quelle il est convié, et qui achevera de Luy en faire bien connoitre le terrain, les habitans, et les usages. Le Nom qu'il porte suffisoit, il est vrai, pour grandement Luy frayer les accès pour tout depuis Le Trone jusqu'aux moindres particuliers dont la

⁶¹ Stanislas-Antoine Poniatowski à Auguste Sułkowski, de Paris, le 4 janvier 1754, B.Cz. 798/IV, p. 43–45.

⁶² Les liaisons entre Stanislas-Auguste et l'Angleterre en tant que sujet très grand ne sont pas essentielles pour cet article. Sur ce thème il faut voir un ouvrage considérable d'un auteur anglais déjà cité R. Butterwick, op. cit.

⁶³ L'ancien diplomate anglais en Pologne et l'ami de la famille de Poniatowski, ibidem, p. 90, 121–122.

connaissance étoit desirable pour Luy, mais il n'y a que les qualités personnelles, qui pouvoient Luy conserver ces accueils, les Luy approprier, et y mettre cette pointe d'empressement si peu resitée parmi Nos Insulaires»⁶⁴. Enfin il même mentionna à la fin Madame Geoffrin et l'accueil donné à Stanislas-Antoine par celle-ci et sa société à Paris : « Je sçu par Notre Amie Commune qu'il avoit reussi de même à Paris, quoique là réellement bonne compagnie y soit actuellement moins abordable encore qu'à Londres. Elle m'a dit, a Sa maniere, tout bien qui pouvoit s'en dire, en portant l'affection pour Luy jusqu'à l'adopter, et à me sommer d'en faire autant [...] »⁶⁵.

Pour résumer, le voyage éducatif de Stanislas-Antoine dans le temps de sa jeunesse eut une importance considérable pour ses pensées et ses jugements. Déçu par les pays voisins⁶⁶ où il était impossible de trouver l'esprit des Lumières mais seulement un éclat emprunté ou truqué⁶⁷, Poniatowski fut fasciné par les pays d'Occident, où il vit des exemples et il prit des leçons considérables pour son propre pays. Les remarques sur les Provinces-Unies et son économie lui donnèrent beaucoup à penser sur les manques de la Pologne dans ce domaine. Il va garder ces impressions toute sa vie en aspirant toujours à améliorer son royaume en matière d'économie. Après l'Angleterre, son modèle idéal du système politique et de la culture politique vont l'encourager à lancer ses propres réformes et changer la mentalité de ses compatriotes. Enfin, la France, sa deuxième patrie, où il trouva le goût véritable des arts et l'esprit des Lumières⁶⁸, des choses qui vont incarner son règne et par rapport auxquelles il sera reconnaissable le plus dans l'avenir. Des leçons et des exemples ne sont pas de choses uniques, mais les connaissances qu'il a faites pendant son Grand Tour sont aussi importantes. L'une d'elles, avec Madame Geoffrin, va laisser des traces considérables sur le jeune voyageur. Il va conserver un attachement profond à sa « maman » en tant que protectrice et guide. Grâce à elle, il n'apprit pas seulement l'art de la conversation et du comportement dans la bonne société, mais aussi

⁶⁴ Copie de la Lettre de Mr le Chevalier Schaub à p. A. Mgr Le Comte Poniatowski Castelan de Cracovie, et à Madame Son Epouse dd Londres, le 20 mai 1754, B.Cz. 798/IV, p. 55.

⁶⁵ Ibidem.

⁶⁶ Il visita aussi la Russie dans l'année 1755 en utilisant les contacts de Williams, et ensuite encore une fois en tant qu'ambassadeur de Saxe à Saint-Petersbourg. Voir : J. Michalski, Stanisław August, p. 17–18.

⁶⁷ J. Fabre, op. cit., p. 205.

⁶⁸ T. Mańkowski, Mecenat artystyczny Stanisława Augusta [Le mécénat artistique de Stanislas-Auguste], Warszawa 1976, p. 12, 72.

des mécanismes d'action de cette société. En tant que témoin et l'un des invités, il trouva un groupe des gens considérables et importants pour des nouvelles idées et des informations courantes. Il put voir comment ces idées influent et circulent parmi des hôtes du salon et ensuite partout à Paris, en France et après en Europe. Grâce à son excellente connaissance de la langue française qui devint une façon de plus en plus universelle pour communiquer dans le monde cosmopolite, Stanislas-Antoine pouvait depuis son séjour, devenir une partie de ce monde. Et enfin, grâce à la connaissance avec Madame Geoffrin il avait toujours une entrée ouverte dans la société cosmopolite salonnière.

Jakub Bajer

**GRAND TOUR OSTATNIEGO ELEKTA RZECZYPOSPOLITEJ.
W SALONIE MADAME GEOFFRIN (1753–1754)**

Streszczenie

Grand Tour Stanisława Antoniego Poniatowskiego stanowił do tej pory integralną część wszystkich biografii poświęconych ostatniemu królowi Rzeczypospolitej, jednak bez zwrócenia szczególnej uwagi na wizytę młodego polskiego szlachcica w salonie słynnej Madame Geoffrin, najbardziej znanej francuskiej przyjaciółki i powierniczki króla. Dzięki dobrze znanym już pamiętnikom monarchy oraz szerzej nieznaney korespondencji młodego Poniatowskiego z przyjacielem Augustem Sułkowskim, zachowanej do dziś w zbiorach Biblioteki Książąt Czartoryskich w Krakowie, jesteśmy w stanie prześledzić wrażenia i przemyślenia przyszłego króla z paryskiego okresu jego młodości.

Podróż po krajach Europy Zachodniej, jaką mieli w zwyczaju odbywać młodzi szlachcice, nie ominęła również Stanisława Antoniego Poniatowskiego, który został wysłany przez rodziców do odbycia swojej kawalerskiej tury drogą przez sąsiadujące z Polską kraje niemieckie, a następnie Niderlandy, Francję, aż po Anglię. Obserwacje poczynione przez młodego Poniatowskiego podczas tej podróży wywarły duży wpływ na wizję świata przyszłego króla. Szczególnie porównanie bogatych i dobrze prosperujących krajów Zachodu z zaniedbaną i zacofaną Rzeczpospolitą pozostawiły trwałe ślady widoczne do dziś w jego pamiętnikach. Bogaty i dobrze rozwinięty handel w Amsterdamie czy imponująca kultura polityczna Anglików zrobiły duże wrażenie na młodym podróżniku. Jednak to pobyt we Francji, pod dachem dawnej przyjaciółki kasztelana Poniatowskiego, okazał się najważniejszy dla uformowania gustów i zain-

teresowań przyszłego monarchy. Znajomość ze słynną Madame Geoffrin, prowadzącą z dużym powodzeniem salon literacki przy ulicy Saint-Honoré w Paryżu, pozwoliła młodemu Polakowi wejść w świat oświeceniowych elit i zapoznać się z mechanizmami rządzącymi francuską republiką literacką. W korespondencji z przyjacielem, Augustem Sułkowskim, Stanisław Antoni opisywał swoje pierwsze wrażenia z pobytu we francuskiej stolicy, pierwsze sukcesy i porażki oraz ogólne obserwacje na temat życia francuskiej elity czy dworu w Wersalu. Pobyt ten zapisał się również w pamięci spotkanych przez niego osób, które pozostawiły bardzo dobre wspomnienia po spotkaniu z młodym Polakiem.

Paryski okres życia Stanisława Augusta zaowocował na trwałe znajomością z Madame Geoffrin, która pozostała najbardziej oddaną francuską powierniczką króla do swojej śmierci w 1777 roku.